portrait

Psychothérapeute FSP, Géraldine Hatt est spécialiste des approches transculturelles et des questions de traumatismes liés à des violences collectives.

Depuis toute petite, Géraldine Hatt voyage. Au sens propre comme au figuré. «Pour des raisons professionnelles, ma famille changeait de pays tous les deux ans. C'est seulement à l'âge de 15 ans que je me suis installée en Suisse.» Née d'un père suisse et d'une mère vénézuélienne, elle ressent depuis toujours le besoin de rester en mouvement. Après son bac, obtenu à 17 ans, Géraldine Hatt hésite entre la psychologie et le journalisme politique. «Je me trouvais un peu jeune pour faire de la psychologie.» La jeune femme se lance alors dans des études de sciences politiques à Lausanne, qu'elle interrompt au bout d'une année pour en revenir à sa première idée. «J'ai toujours eu un intérêt pour la relation d'aide.» Cette fois-ci, la jeune étudiante en psychologie choisit alors seule sa prochaine migration: elle part de Lausanne pour s'installer au bout du lac Léman, se rapprochant ainsi de l'Université de Genève.

La famille: un roc

Géraldine Hatt effectue son stage au Centre d'étude de la famille, à l'hôpital psychiatrique de Cery. «Je me suis tout de suite intéressée à l'approche systémique à l'université. La question de la famille me parlait beaucoup, car au cours de mon enfance, la seule stabilité que j'ai eue, c'était ma famille. Mon entourage, mon milieu scolaire et mes amis évoluaient constamment.» La jeune psychologue travaille parallèlement comme assistante de recherche à l'Université de Genève, puis à Neuchâtel dans une équipe de pédopsychiatrie. C'est à ce moment-là qu'entre dans sa vie le projet Appartenances. «J'ai appris que le pédopsychiatre Jean-Claude Métraux réfléchissait à la question de l'accès aux soins pour les populations migrantes.» Un thème qui, au vu de son parcours, éveille immédiatement son intérêt. «Nous avons formé un petit groupe, qui a commencé à se réunir régulièrement. Nous avions l'idée de créer un lieu d'accueil spécifique pour les migrants. Nous ne savions pas si le projet allait se concrétiser. Mais soudain, les choses se sont accélérées. De cette effervescence est née, fin décembre 1992, l'association Appartenances. En mars 1993, nous avions déjà nos premiers locaux à Lausanne.» Pendant les six premiers mois, les médecins et les psychologues y travaillent bénévolement, histoire de lancer et de faire connaître le nouveau projet. Ils commencent à recevoir leurs premiers patients, avec lesquels ils communiquent à l'aide d'un interprète-médiateur culturel. «Dans ma pratique de pédopsychiatrie, la question de recevoir une famille avec un interprète ne s'était jamais posée. Je ne sais pas où ils allaient, ça ne se faisait simplement pas.» Mis à part la Croix-Rouge, qui s'occupe alors des requérants d'asile dans le canton de Vaud, rien d'organisé ni de structuré n'est à disposition des personnes allophones.

«Notre service a rapidement très bien marché. Grâce à diverses subventions, les choses se sont petit à petit structurées. Les premiers à détecter un besoin, souvent les pédiatres, les enseignants, les assistants sociaux ou les infirmières, ont commencé à nous envoyer des personnes individuelles, voire des familles entières. Nous avons pu quitter nos jobs accessoires et nous consacrer uniquement à l'association.» Appartenances s'est construite avec trois espaces différents: un centre de consultation, un espace d'accueil spécifique pour les femmes avec garderie, et un lieu dédié à la prévention, où sont thémati-

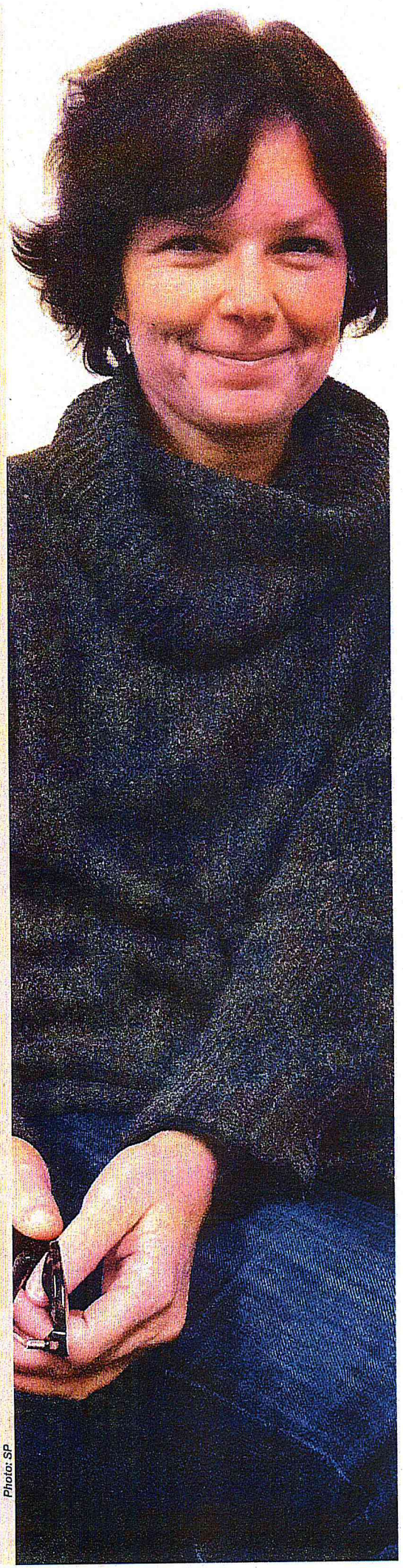

Photo: SP

«Je m'intéresse à comment l'autre pense le monde.»

sées les difficultés rencontrées par les migrants à leur arrivée en Suisse.

Confrontée à de graves réalités

En 1992, la guerre de Bosnie pousse de nombreux ressortissants de ce pays à se réfugier en Suisse. «Nous avons très vite été confrontés aux réalités géopolitiques: les violences collectives, la mort, la séparation, la disparition, le viol, etc.» Un sacré changement pour la psychothérapeute FSP, encore peu habituée à ces thématiques. Géraldine Hatt doit alors apprendre à travailler sur des questions traumatiques et dans un contexte transculturel. Le long chemin de l'exil, la question des loyautés en cas de guerre, le fait de quitter sa famille... Les traumatismes sont lourds et nombreux. Au début, la psychologue se forme sur le tas, apprend de ses lectures, de ses expériences et des échanges. «Peu de gens à l'époque étaient formés sur les questions traumatiques et le travail avec des médiateurs culturels. Nous avons pu organiser une supervision avec quelqu'un du Centre d'ethnopsychiatrie George Devreux à Paris. Et avec les années, nous avons acquis de l'expérience et avons nous-mêmes pu devenirs formateurs.»

Autre particularité: chez Appartenances, les consultations ont la plupart du temps lieu en présence d'un interprète-médiateur culturel. Ce qui modifie la dynamique de la relation dyadique habituelle. «La présence de l'interprète introduit un autre rythme dans les séances. Il faut à chaque fois attendre la traduction dans un sens et dans l'autre, ce qui me permet d'être davantage dans l'observation du non-verbal et à l'écoute.» Il ne s'agit pas de traduction mot à mot, car l'important pour le psychothérapeute est de comprendre ce que veulent dire les propos du patient dans son propre contexte culturel. «Je m'intéresse à comment l'autre pense le monde, en fonction de son vécu et de sa culture.» Au fil des années, Appartenances a mis sur pied une formation, avec un CFC à la clé, pour donner aux interprètes les outils nécessaires pour accomplir leur travail. Géraldine Hatt confie avoir beaucoup de plaisir à travailler avec eux. Séance après séance, les tandems s'habituent à collaborer et trouvent le bon équilibre. «Les personnes qui parlent dans leur langue maternelle sont plus proches de leurs émotions. L'interprète-médiateur me permet d'accéder à leurs représentations culturelles et à comprendre leur culture, leurs habitudes et leurs coutumes.»

Un voyage perpétuel

Si les Bosniaques et les Kosovars sont nombreux, la psychothérapeute voit des gens d'origines variées: Congo, Afghanistan, Iran, Syrie, Colombie, Thaïlande... «En une journée, je voyage dans le monde entier.» D'abord créée à Lausanne, l'association Appartenances existe désormais aussi à Yverdon et à Vevey, ainsi qu'à Genève. Géraldine Hatt, quant à elle, ne travaille plus qu'un jour par semaine au service des migrants. Le reste du temps, elle exerce à Lausanne en tant que psychothérapeute indépendante. «J'avais envie de nouvelles expériences. Une possibilité d'exercer en privé est apparue. Ainsi qu'une proposition d'être formatrice. Ethnopsy et systémique, pratique clinique et transmission: de nouveaux territoires à explorer s'ouvraient à moi.» Une chose est sûre, c'est que pendant toutes ces années, Géraldine Hatt a eu l'impression de ne jamais cesser de voyager, notamment au travers du récit de ses patients. «J'apprends tellement de choses avec ce métier. Autant sur les autres que sur moi-même et ma propre culture. Je ne sais pas si j'en aurais appris autant avec une autre activité.»

Aurélie Despont

Zusammenfassung

Reisen gehören seit frühester Kindheit zum Leben von Géraldine Hatt. Im übertragenen wie im wörtlichen Sinne. «Meine Familie zog aus beruflichen Gründen alle zwei Jahre in ein anderes Land.» Nach der Matur schwankte sie zwischen Psychologie und Politikjournalismus. Sie entschied sich für Psychologie an der Universität Genf und befasste sich vor allem mit dem systemischen Ansatz. Zu Beginn der 1990er Jahre gründete die FSP-Psychotherapeutin Appartenances mit, einen Verband, der Migrantinnen und Migranten den Zugang zu Gesundheitsleistungen erleichtern will. Das Projekt erwies sich bald als erfolgreich.

Schwierige Realitäten

«Viele Flüchtlinge aus Bosnien kamen zu uns. So wurden wir sehr bald mit den geopolitischen Realitäten konfrontiert: kollektive Gewalt, Tod, Trennung, vermisste Personen, Vergewaltigung.» Géraldine Hatt musste sich mit traumatischen Problemen auseinandersetzen und lernen, in einem transkulturellen Kontext zu arbeiten. Die Sprechstunden fanden meistens in Anwesenheit eines Sprach- respektive Kulturvermittlers statt. «Ich interessiere mich dafür, wie mein Gegenüber die Welt sieht, in Abhängigkeit von seinen Erfahrungen und seiner Kultur. Der Vermittler oder die VermittlerIn eröffnet mir einen Zugang zu den kulturellen Vorstellungen der jeweiligen Person und ermöglicht mir, ihre Kultur und ihre Gewohnheiten zu verstehen.»

Eine ewige Reise

Der zunächst in Lausanne entstandene Verband Appartenances ist heute auch in Yverdon und Vevey sowie in Genf präsent. Géraldine Hatt widmet der Arbeit für die Migrantinnen und Migranten inzwischen noch einen Tag pro Woche. Ansonsten ist sie in Lausanne als selbstständige Psychotherapeutin tätig. «Ich bin offen für neue Erfahrungen und möchte unbekannte Gebiete entdecken.» So hat sie auch heute das Gefühl, immer auf Reisen zu sein – auch durch die Berichte ihrer Patientinnen und Patienten.